

Benoît WIRRMANN

Membre de l'Académie d'Alsace

Laudatio de Velibor Čolić, lauréat du Prix Maurice-Betz 2026

22 mai 2026, Bibliothèque des Dominicains, Colmar

Monsieur le maire, Mesdames, Messieurs, chers amis, cher Velibor Colic,

Il est peu fréquent qu'un écrivain reçoive un prix de traduction pour ses propres œuvres. Le choix de l'Académie d'Alsace, des sciences, lettres et arts, en a peut-être surpris certains. Et mon propos qui va suivre n'aura pour but que d'expliquer ce choix symbolique et audacieux.

Vous aviez 20 ans, cher Velibor, à l'époque des jeux olympiques de Sarajevo. Vous aimiez déjà la musique, depuis longtemps, et aviez réussi à vous procurer des disques des Clash, de Deep purple ou encore d'AC/DC. Vous vous intéressiez aux Lettres, aux textes des grands écrivains de diverses nationalités. La Yougoslavie existait encore. L'U.R.S.S. aussi.

Puis la guerre a surgi chez vous. Cette saloperie de guerre que, assez magnifiquement d'ailleurs, dans de brefs volumes, vous avez résumée très tôt. **Les bosniaques**, la **Chronique des oubliés** témoignent de cette horreur de la guerre au jour le jour à laquelle on vous a forcé à participer. De ces vies arrachées, pour un rien. Sur le front, dans des villages, dans une maison. Au détours d'une rue. Il faut avoir le cœur bien accroché pour lire tout cela. Moi je l'ai fait plus de 30 ans après le conflit, et cette lecture a été difficilement soutenable. Parce que – et vous me permettrez cette digression –, tout cela m'avait paru lointain à l'époque. Je ne comprenais pas, du haut de mes 10 ans, cette guerre en 1992. Le pont de Mostar détruit. Les dirigeants en uniforme kaki qui finissent en ZIC. Les camps, les barbelés, les corps terriblement amaigris, tout ce qui semblait dater d'un autre temps, d'une autre guerre qui cette fois, nous avait-on dit, serait cette fois, enfin, la dernière en Europe.

Pour écrire après une guerre, il faut croire en la littérature. Croire que l'écriture, comme vous l'écrivez, peut ramener l'horreur, incompréhensible et inexplicable, à la mesure humaine. Oui, croire en la littérature après une guerre, ou pendant qu'elle dure encore, est une forme de résistance. A l'écrivain de témoigner, car se taire serait approuver.

Réfugié en France, et notamment près d'ici, à Strasbourg pendant plusieurs années, vous avez donc témoigné de cette guerre par des livres. Et ces premiers ouvrages n'étaient pas vains, ils n'étaient pas là pour servir une gloire de café. Ils

témoignaient des obus, de ceux qui ont détruit en un instant, des vies simples ou une très grande bibliothèque.

Le jeune écrivain que vous étiez alors, en imaginant peut-être avec anxiété son monde de demain et en pensant avec une profonde tristesse à son monde d'hier, aurait pu en rester là, à cette veine du témoignage, plus qu'utile naturellement, tellement nécessaire même, en cette fin de 20^e siècle qui finissait aussi piteusement qu'il avait commencé. Mais voici que d'autres genres et d'autres œuvres voient le jour sous votre plume quelques années avant l'an 2000. Il y a tout d'abord cette surprenante ***Vie fantasmagoriquement brève et étrange d'Amadeo Modigliani***, le peintre exilé comme vous, cher Vélabor, vivant chichement dans un Paris souvent rêvé mais dont l'histoire tragique des bas-fonds qu'on cache souvent, se lit parfaitement dans vos lignes. Puis, dans un tout autre genre, ce ***Mother Funker*** d'un tueur à gages, se baladant négligemment dans Paris, Budapest, Sarajevo et Vienne, appliquant méthodiquement sa besogne avec sang-froid mais en proie, lui aussi, à une certaine misère sociale, à des interrogations métaphysiques, sur fond d'alcool, de drogue, d'ennui que rien, même le sexe, ne soulage. Ce n'est sans doute pas pour rien si, à plusieurs reprises, le peintre italien réapparaît dans ***Mother Funker***, sur fond de jazz, où l'humour (noir s'entend) n'est jamais tout à fait absent, mais aussi sur fond d'un rap naissant. Le Paris des bas-fonds prolonge ici sa longue histoire, au petit matin ou au plus profond de la nuit.

Dans un autre style encore, vous avez surpris vos lecteurs avec ce très beau texte qu'est ***Perdido***, ce roman hommage au saxophoniste Ben Webster. A chaque page résonne ce jazz qui ensorcelle tout comme les femmes magnifiques du livre, aussi légères que des bulles de champagne. Et où, une fois de plus, apparaissent des reproductions de Modigliani dans des volutes de cigarettes et des vapeurs de whisky.

Tous ces textes que je viens d'évoquer ne vous auraient pourtant pas conduit ici, à Colmar, pour recevoir aujourd'hui un prix de traduction. Car, ce n'est un mystère pour personne, on doit ces premières traductions du serbo-croate au français à Mireille Robin, fidèle et talentueuse traductrice de vos premiers écrits.

Une métamorphose s'opère en 2007 et l'écrivain que vous êtes devient en quelque sorte son propre traducteur, en écrivant directement en français. Comme d'autres écrivains avant vous, je pense à Milan Kundera, à Andreï Makine, vous plongez avec courage dans le grand bain de la langue française qui n'est sans doute pas la plus facile à manier.

Vous vous êtes lancé dans l'écriture pour sortir de la guerre et plus tard, pour réussir votre exil, mais le prix à payer a été énorme : vous avez renoncé à votre langue maternelle pour la nôtre. Il faut en effet beaucoup de courage pour

enterrer son "moi d'avant". Oui, pour réussir votre exil, ainsi que vous l'avez évoqué dans le passé, il fallait d'une certaine manière mourir et enterrer celui qui était yougoslave.

Alors plutôt que de métamorphose, c'est peut-être de renaissance qu'il faudrait parler. Et ce n'est peut-être pas pour rien, si votre roman les **Archanges**, avec ses pages de couleur étonnamment rose au lieu du blanc habituel, annonce une naissance : celle d'un écrivain de langue française. Pour le reste, **Archanges**, votre premier roman en français, parfaitement maîtrisé, est d'une impitoyable noirceur malgré ses pages colorées. Avec des fantômes de guerre, des tortures. Et je vous cite où « ce ne sont plus les hommes mais les kalachnikovs qui parlent, qui jurent là, dans leur langue mécanique et laide ».

Les années ont passé et votre bibliographie « française » s'est allongée de merveilleux volumes, avec ces caractères couchés sur le beau papier de Gallimard. Je ne pourrais pas évoquer tous vos livres ici, même si la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg m'en a fourni la plupart.

Vos ouvrages en français qui ont suivi, publiés dans la prestigieuse collection blanche, mériteraient chacun un long développement. Je n'en citerai ici que trois parmi d'autres : avec **Ederlezi**, la musique revient au cœur de votre œuvre, non plus le jazz mais la musique Tzigane qui traverse le 20^e siècle, errante et en proie aux vicissitudes de l'Histoire. L'errance toujours, dans ce **Livre des départs**, très personnel, où à travers le récit de votre propre exil, vous nous faites partager, non sans une certaine ironie, le sentiment de déréliction des migrants. Et le magnifique **Guerre et pluie**, sorti à l'époque où nous nous sommes rencontrés, vous et moi, et qui démarre à Bruxelles où vous vivez désormais.

Ces derniers livres n'ont fait que confirmer le prestigieux Prix du rayonnement de la langue et de la littérature françaises que vous a décerné l'Académie française en 2014. Quoi de plus symbolique, d'ailleurs, 7 ans seulement après votre premier livre en français, qu'une reconnaissance du quai de Conti pour votre maîtrise de votre langue d'adoption ?

C'est dans ce contexte d'écriture très particulier – qu'on imagine forcenée mais heureusement reconnue par vos désormais fidèles lecteurs –, après près de vingt années passées à écrire « pour nous » en français, que nous sommes heureux, cher Velibor Colic, de vous décerner le prix de traduction Maurice-Betz 2026, qui vous revient amplement aujourd'hui.

Je vous remercie.